

Châtillon-sur-Seine, 3 août 1915, mardi, 9 heures

Chers Parents

Enfin je viens de recevoir de vos nouvelles ; ça fait plaisir. malheureusement vous avez envoyé un paquet qui pourrait être perdu ; il reviendra probablement au Dépôt, mais s'il fait comme le premier.

Te voilà encore tio père à me parler de demander le conseil de réforme, je vois bien que tu ne t'est pas encore rendu compte ; malgré que j'en aurais le droit, et bien il ne faut pas y compter. Puisque sur le front maintenant, il n'y a plus qu'auxiliaires et réformés et réapelés. Il ne faut plus avoir ni bras ni jambes pour compter là-dessus ; et pour être infirmier c'est le piston, voilà tout ; dans ma salle il y en a quatre dans mon genre, et c'est la même chose que moi.

Maintenant comme je vous l'ai déjà dit, je suis beaucoup moins malade cette fois que la première, et j'ai tout de suite été dans un hopital de l'intérieur ; probablement qu'en sortant de celui-ci, j'aurai une permission et c'est tout ; je n'irai pas dans un autre comme la première fois.

Seulement c'est toujours cela de passé, c'est bon à prendre. Je suis, malgré que malade, mille fois mieux que dans les tranchées.

Il y a longtemps que j'ai écrit aux malheureux parents de Schneider aussitôt que j'ai appris la nouvelle ; je n'ai pas encore eu de réponse mais ça se comprend, les pauvres gens se réferme dans leurs malheurs.

Pour Carru je sais qu'il doit aller en permission mais il n'y est pas encore je crois. C'est encore une rude difficulté celle- là et je crois qu'il y en aura qui se bomberont pour aller chez eux.

J'en ait vu qui revenait de permission, ils n'avaient pas l'air content de ce qui se passait à l'intérieur. Ils disent [« ] on se fout de nous [»] ; entre autre un parisien qui disait que les étrangers se gênaient nullement et que c'était une bombe continue avec les femmes et tout le tremblement. Ils disent qu'il y avait deux permissionnaires qui, en rentrant chez eux, avait zigouer leur femme parcequ'elles avait fait la vie pendant qu'ils étaient au front. Et combien de ca comme celui-là. Un paysan disait qu'il y avait personne pour récolter et travailler la terre, que tout cela allait être perdu. Il avait employer son temps à aider son père aux champs, et le dernier jours les gendarmes l'on rappeler qu'il fallait qu'il rentre.

Je vois que tout cela ferai bien de finir, car c'est trop dur pour tout le monde.

J'ai écrit à Jonas, je lui avais déjà envoyer une lettre étant arrivé à la compagnie, mais s'il m'a répondu, je n'aurais plus sa lettre maintenant. Aussi je lui est répondu hier. J ai récris aussi à M. Cormon ? et à Madame Barré. Je vous est dit que M. de Luze m'avait écrit, je lui est répondu de suite.

J'ai récris aussi à M. Fissore, de même qu'à M. Marx et même à Raoul Servant, à Carru, en some ma corresp. est en règle, j'ai écrit une carte aussi à M. Quignon, et vous me dite qui il m'a écrit une longue lettre. Quel malheur qu'elle ne soit pas arriver à temp, j'ai envoyé aussi une carte à M. Manceaux.

Mes amitiés à tout le monde.

Votre tio mine qui vous embrasse bien fort,

ARavenel